

À mi-chemin des psychoses

Jacques MARBLÉ

À mi-chemin des psychoses. S'agirait-il de rallumer la question des états limites ? Y aurait-il un mi-chemin vers les psychoses ? Y aurait-il pour Lacan un chemin sur lequel il aurait pu s'arrêter, à mi-chemin, au lieu de radicaliser la question des psychoses ? À mi-chemin du *Séminaire III*, qu'en est-il de ce trajet auquel Lacan nous a invité cette année-là en compagnie de Schreber ?

Au moment où nous en sommes de notre lecture ¹, il reste neuf chapitres, non compris le chapitre XIX de l'édition du Seuil, un peu à part puisqu'il s'agit d'une conférence de Lacan faite à l'occasion du centenaire de la naissance de Freud, en 1956. Lacan n'évoque pas les psychoses dans cette conférence intitulée « Freud dans le siècle » mais y rappelle que nous ne devons pas oublier, malgré les rappels de Freud dans ce sens qu'il croira bon de repérer pendant tout son enseignement, « l'appareil du signifiant ² », mais non plus le recours à la lettre « qui est le sel de la découverte freudienne et de la pratique analytique ³ ». Il évoque bien néanmoins ce qui traverse ce séminaire et qui fait que, grâce à la psychose, il pourra revenir sans cesse à la névrose, pour mieux y saisir l'impact du signifiant sur l'homme, son entrée dans cette loi du signifiant qui lui est étrangère, qui obligera selon lui Freud ni plus ni moins « à construire le meurtre du père pour l'expliquer ⁴ ».

Quel est cet autre qui parle en moi, qui est en moi, ou qui parle à ma place, de ma place ? Ces questions parcourent ce séminaire comme elles parcourent l'œuvre de

Jacques Marblé, <jmarble@wanadoo.fr>

1. Cet exposé fait en janvier 2009 dans le cadre de l'ouverture de l'espace clinique de Lyon, animé avec Jacqueline Ferret, devant des stagiaires en formation permanente m'a donné l'occasion de faire le point à mi-chemin de la lecture du séminaire *Les psychoses* de Jacques Lacan qui constituait notre fil rouge depuis un an. Cet exposé avait pour but d'atténuer le choc de la rencontre avec un groupe déjà constitué mais aussi de la rencontre avec le texte de Lacan pour certains. Nous avons l'habitude, en contrepoint de présentations de cas, de lire ensemble le texte en nous appuyant sur une lecture préalable que je propose, chapitre par chapitre, adossée aux textes de référence de Freud.

2. J. Lacan, *Le séminaire, Livre III, Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 270.

3. *Ibid.*, p. 272.

4. *Ibid.*, p. 275.

Freud, qui, comme l'indique Lacan à partir de son dernier texte « Freud et le monothéisme », craint à la fin de sa vie pour son œuvre. Mais, dans la perspective freudienne, l'homme est bel et bien le sujet « pris et torturé par le langage ⁵ », qui n'en peut mais, et dont la seule façon de surmonter « toutes ces affaires de logos ⁶ » serait d'après Lacan à trouver dans les vers accompagnant les derniers pas d'Œdipe, vers que Freud met en exergue à la fin de sa vie, soit « de n'être pas né tel ». On le voit, pas de solution de repli pour le sujet confronté au langage, sauf peut-être la psychose...

Les points de départ de Freud et de Lacan ne sont pas les mêmes puisque, si Lacan est parti des psychoses, avec le cas Aimée qui fera l'objet de sa thèse de psychiatrie, Freud est parti des névroses et spécialement de l'hystérie pour inventer la psychanalyse. Mais, bien que la question des psychoses soit restée chez Freud toujours problématique, abordée avec appréhension, voire scepticisme quant à sa place dans le champ de la psychanalyse, tout du moins son champ thérapeutique, il avait entrevu des notions permettant de l'éclairer, ce que feront ses successeurs dont Lacan en le lisant attentivement, lequel ne se contentera pas de l'inanalysabilité supposée du psychotique reprise par les postfreudiens.

Dès ses premiers écrits sur les psychoses, en particulier en 1894 dans « Les psychonévroses de défense », Freud fait bien état d'une psychose dont il croit comprendre le mécanisme. Il s'agit d'une espèce beaucoup plus énergique de défense contre les représentations inconciliables avec la conscience : « Elle consiste en ceci que le moi rejette (*verwift*) la représentation insupportable en même temps que son affect et se comporte comme si la représentation n'était jamais parvenue au moi ⁷. » Freud concède qu'il ne dispose alors que d'un petit nombre de cas mais relève une constante : la représentation inconciliable est attachée à un fragment de réalité et le moi s'arrachant à cette représentation emporte avec lui totalité ou partie de cette réalité.

Voici le cas. Une toute jeune fille fait don à un homme de sa première inclination impulsive et croit fermement à son amour en retour. En fait, elle se trouve dans l'erreur ; le jeune homme a un autre motif pour fréquenter sa maison. Les désillusions ne se font d'ailleurs pas attendre : elle s'en défend tout d'abord en convertissant hystériquement les expériences correspondantes, conservant ainsi sa croyance qu'un jour il viendra la demander en mariage, mais ce faisant elle se sent, par suite de la conversion incomplète et de la poussée de nouvelles impressions douloureuses, malheureuse et malade. Elle l'attend finalement, dans une extrême tension, pour un jour déterminé, le jour d'une fête de famille. Le jour s'écoule sans qu'il soit venu. Une fois que tous les

5. *Ibid.*, p. 276.

6. *Ibid.*, p. 277.

7. S. Freud, « Remarques sur les psychonévroses de défense », dans *Névrose, psychoses et perversion*, Paris, PUF, p. 12, ou tome III des *Œuvres complètes*, nouvelle traduction, Paris, PUF, 1998, p. 15.

trains avec lesquels il aurait pu venir sont passés, elle vire à la confusion hallucinatoire : il est arrivé, elle entend des voix dans le jardin, elle descend en chemise de nuit pour le recevoir. À partir de là, elle vit deux mois dans un rêve heureux dont le contenu est : il est là, il est toujours autour d'elle, tout est comme auparavant. Hystérie et dépression sont surmontées. Il n'est plus parlé de cette dernière époque de doutes et de souffrances (Freud précise qu'il s'agit d'un cas où toute l'histoire, d'abord incompréhensible, a été mise au jour dix ans plus tard). Elle est heureuse tant qu'on la laisse sans la troubler et ne se déchaîne que lorsqu'une mesure prise par son entourage fait pour elle obstacle à quelque chose qu'elle prétend déduire de son rêve bienheureux⁸.

Le texte et le cas font référence à la notion de défense dont se sert abondamment Lacan au début du séminaire et que l'on ne comprend pas trop si l'on ne revient pas à Freud. Pour ce dernier, le moi, par la fuite dans la psychose, a exercé une défense contre la représentation insupportable. Freud ne saisit pas vraiment le processus par lequel cela a été atteint mais constate que le moi s'arrache à la représentation inconciliable (*unverträglich*, qui devient *unerträglich*, insupportable, dans la nouvelle traduction) ; mais, tandis qu'il effectue cette opération, il se détache de la réalité. Pour Freud, c'est à cause de cette condition que « des représentations propres » acquièrent cette « vivacité hallucinatoire » et qu'ainsi une défense dans un premier temps réussie cède la place à la confusion (donc au délire). Freud note déjà qu'on peut observer de pareils déclenchements au cours d'une névrose hystérique ou mixte mais insiste sur ces deux temps.

En 1896, la psychose fait l'objet chez Freud d'un développement particulier dans le cadre de la théorie du refoulement. Dans « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense », il fait état d'un cas de paranoïa, une jeune femme de 32 ans présentant des hallucinations, qu'il décrit comme symptomatiques d'un retour du refoulé (d'où la démarche naturelle à Freud d'aller analyser les voix de la patiente comme il le ferait avec tout matériel). Je ne détaillerai pas le cas qui est plus fouillé que celui étudié deux ans auparavant, mais il définit déjà à son propos des notions devenues classiques telles que la projection, la modification du moi et le travail du délire (*Wahnbildung*) qui servent à l'interprétation des hallucinations. Il s'interroge d'abord sur l'étiologie du cas et le mécanisme des hallucinations : comme dans les névroses, il y aurait dans la paranoïa des représentations inconscientes significatives, donc un inconscient susceptible de revenir à la conscience. Mais Freud note une particularité dans ce cas : la patiente « entendait intérieurement ou hallucinait les indications issues de l'inconscient, la plupart du temps tout comme ses voix⁹ ». Freud

8. S. Freud, « Remarques sur les psychonévroses de défense », dans *Œuvres complètes*, t. III, *op. cit.*, p. 16.

9. S. Freud, « Nouvelles remarques sur les névropsychoses de défense », dans *Œuvres complètes*, t. III, *op. cit.*, p. 139.

distingue donc deux origines aux hallucinations (les voix et les indications de l'inconscient), mais en tout cas le premier temps de la maladie est hallucinatoire.

Quoi qu'il en soit, la patiente lui paraît reproduire un morceau non modifié de vieux souvenirs, la honte, omise dans l'enfance, en plus. De plus, elle évoque un moment de sa maladie où tout devient clair pour elle, d'où l'importance de la conviction d'être l'objet du mépris général et de la certitude qu'on lui fait reproche, symptômes que Lacan soulignera comme typiques. Mais, pour Freud, ce qui est typique est d'abord la mauvaise interprétation après coup que le paranoïaque fait de son enfance, et celle-ci reposerait sur un refoulement, son interprétation ne portant que sur une partie de la réalité, la partie restante donc. Freud arrive alors à faire revivre à la patiente des éléments de son enfance refoulés et à faire disparaître des sensations et des images hallucinatoires : il en déduit que ses hallucinations n'étaient rien d'autre que « des morceaux provenant du contenu des expériences vécues d'enfance refoulées, des symptômes du retour du refoulé ¹⁰ ».

Se tournant alors vers l'analyse des voix, Freud constate leur caractère d'indétermination malgré leur rapport avec des reproches vécus dans l'enfance et aussi une diminution de la résistance aux reproches, si bien que la défense échoue et que « le reproche originel, le mot injurieux, revient sous une forme non modifiée ¹¹ ». En comparaison avec la névrose obsessionnelle, le reproche serait dans la paranoïa « refoulé sur une voie qu'on peut désigner comme projection tandis qu'est érigé le symptôme de défense de la méfiance envers d'autres ¹² » ; dans la névrose obsessionnelle le reproche initial aurait été, lui, refoulé. La formation délirante apparaît donc à Freud comme une forme spécifique de la réalisation du désir : « Les idées délirantes parvenues à la conscience posent des exigences au travail de pensée du moi jusqu'à ce qu'elles puissent être admises hors de toute contradiction. » Le paranoïaque se défend en tout cas par son délire de reproches ou de menaces du fait qu'il lui manque alors une protection, c'est la phrase même de Freud. Il y a bien du compromis, poursuit Freud, mais celui-ci aboutirait dans la paranoïa à une déformation de la réalité, et le retour du refoulé hallucinatoire qu'on peut certes observer dans l'hystérie dans des images visuelles déforme ces images au lieu de les reproduire à l'identique.

Ce que Freud en revanche ne s'explique pas, c'est le fait que les reproches refoulés fassent retour sous forme de pensées venues à voix haute : on note là sans l'ombre d'un doute des remarques dont Lacan se saisira. Freud indique pourtant que ces reproches sont soumis à deux types de déformation : une censure qui implique un remplacement par d'autres pensées associées et un déguisement par ce qu'il appelle

10. *Ibid.*, p. 142.

11. *Ibid.*, p. 144.

12. *Ibid.*, p. 145.

un mode d'expression indéterminé ; on peut dès lors noter avec Lacan la prévalence de la métonymie sur la métaphore qui ne produit que du vide. Freud note aussi la mise en relation avec des expériences vécues récentes simplement par analogie. Il conclut d'une part qu'il n'y a pas de défense possible contre ces symptômes faisant retour et que le moi doit s'adapter en élaborant le délire, d'autre part que le paranoïaque remplace après coup ses souvenirs ordinaires qui se trouveraient contradictoires avec son délire, en les réinterprétant donc, ce qui conduit Freud à douter des troubles de mémoire des paranoïaques. La conclusion est surprenante à plus d'un titre et questionne le statut du refoulement dans la paranoïa : le paranoïaque refoulet-il mais uniquement ce qui l'intéresse et n'oublie-t-il rien de manière « tendancieuse », comme le souligne Freud ?

Freud prendra un deuxième départ avec les psychoses à la suite de sa rencontre avec l'école zurichoise de psychiatrie – dont le maître était Bleuler, concepteur de la schizophrénie héréditaire de la démence précoce de Kraepelin –, via sa rencontre avec Jung. Il deviendra alors important pour Freud de distinguer l'hystérie de la démence précoce. Il se servira donc à nouveau de la notion de défense que reprendra largement Lacan dans le séminaire pour aller plus loin dans la dynamique causale du symptôme. Mais surtout il aura lu le livre de Daniel Paul Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, qu'il commentera dans ses *Cinq psychanalyses* en 1911. Il découvrira que les paranoïaques « trahissent, mais sur un mode déformé, ce que les névrosés gardent secret ¹³ ». C'est à propos de Schreber que Freud mettra en évidence les jeux de signifiants auxquels se livrent les paranoïaques jaloux, persécutés et haineux en transformant la simple proposition « Je l'aime, lui, un homme » à leur façon. Il détaillera le mécanisme de la projection, le paranoïaque projetant sur le monde extérieur sa catastrophe interne, se défendant ainsi de représentations inconciliables avec son monde en projetant leur contenu, en rebâtissant l'univers « tel qu'il puisse de nouveau y vivre ». Mais il mettra surtout en évidence un « rejet » des représentations inconciliables plus énergique que le simple refoulement en reprenant le *verwift* de son premier texte : « Il n'était pas juste de dire que le sentiment réprimé au-dedans fût projeté au dehors, on devrait plutôt dire que ce qui a été aboli au-dedans revient du dehors ¹⁴. » Dans ce refoulement plus radical, le souvenir ne revient pas, il y a abolition... ou suppression dans la dernière traduction.

Freud essaiera donc de garder sa théorie du refoulement jusqu'à sa nouvelle théorisation du narcissisme avec Schreber. Les psychonévroses deviennent névroses narcissiques par opposition aux névroses de transfert. Les psychotiques seraient donc des malades du narcissisme, du moi donc, par opposition aux névrosés, plutôt malades

13. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1977, p. 264.

14. *Ibid.*, p. 315.

de l'objet : il y aurait en effet dans la psychose retrait de la libido normalement déposée sur les objets extérieurs au profit du moi, qui se trouve donc privilégié et dès lors envahi. Cette rétractation de la libido sur le moi est donc pensée par Freud comme autoérotique, et provoque un hiatus, un trou, entre libido du moi et libido d'objet. Le délire viendrait donc pour Freud à ce niveau comme un effort, effectif mais désespéré, pour combler ce trou et revenir à l'objet coûte que coûte, au monde extérieur, fût-ce de manière paralogique et désordonnée. Freud envisage tout d'abord cette néo-réalité sous l'angle du déficit, de la perte de la réalité : c'est ce qu'on dit du fou, il a perdu la tête, il « délire », étymologiquement il sort du sillon. Freud écrira deux articles sur la perte de la réalité, *Realitätsverlust*, dans les années 1920 à partir de la mélancolie. Mais, pour lui, pas de théorie figée de la psychose, plutôt une interrogation sur la fonction inconsciente du délire, ce dont repartira Lacan dans son article des *Écrits* intitulé justement « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », article rédigé sur les bases du *Séminaire III*, sous forme de question donc.

Lacan, psychiatre de formation, sensibilisé par son maître G. G. de Clérambault à l'étude de la clinique des psychoses par le biais de l'automatisme mental, part, lui, de la psychose, et notamment de deux cas paradigmatiques : le cas Aimée, qui constituera le corps de sa thèse de psychiatrie, et celui des sœurs Papin. Il jalonnait ensuite son enseignement de nombreux cas de psychoses, à commencer par le cas Schreber en direct de son texte et *via* Freud, l'écrivain James Joyce et les innombrables vignettes cliniques issues de ses présentations de malades à Sainte-Anne, comme le fameux cas « Truie ! Je viens de chez le charcutier » qui occupe une place de choix dans la première moitié du *Séminaire III*. Mais, dans ce séminaire, c'est Schreber le plus présent, cas que Lacan met en exergue pour vérifier, à propos et à l'aide de la psychose, la consistance des structures freudiennes, marquant la relation entre le signifiant et le sujet à chaque cas.

De plus, si cette question du soin, de la guérison du psychotique par la psychanalyse est posée, c'est avec le cas Schreber du côté d'une autoguérison : Schreber est en effet, au terme de son délire, et grâce à lui, un sujet rétabli, soigné sans psychanalyse. C'est un cas d'autoguérison hors transfert sur un psychanalyste. Freud se demande cependant comment cela se fait et l'attribue à sa relation avec son père qu'il qualifie d'excellente, n'étant « troublée dans les dernières années de la vie de celui-ci par aucun nuage ¹⁵ ». Cela mérite discussion à la lumière de ce qu'en fera Lacan, mais c'est le premier point de ce séminaire : le psychotique sait... D'où le conseil de Lacan face au psychotique : méfiez-vous de la compréhension. C'est pour cela, nous dit-il, qu'il est bien classique de dire que l'inconscient, ce savoir caché, est dans la psychose en surface, à ciel ouvert. Mais qu'il soit en surface, articulé n'implique pas qu'il soit

15. *Ibid.*, p. 321.

connu et, d'une certaine manière, le psychotique semble même ignorer la langue qu'il parle et que, parfois, il invente. Au psychanalyste de se laisser enseigner cette langue, en se faisant le secrétaire de l'aliéné, comme le titre choisi par Jacques-Alain Miller du chapitre XVI de la version du Seuil tend à l'indiquer. Une conséquence : on observe souvent dans une prise en charge de sujet psychotique que, lorsque le psychanalyste veut faire le malin en risquant une interprétation, il est vite renvoyé dans ses buts. Le risque de persécution n'est alors pas loin, il est prudent de le laisser s'expliquer...

Mais qu'en est-il de la cause de la psychose ? Comment le psychanalyste peut-il œuvrer pour comprendre quand même un peu ce qui se passe et du coup éviter un mauvais maniement du transfert, de la relation, pouvant alors amener au délire ou le réactiver, comme cela peut se voir en début d'analyse ? Lacan conseille de partir, comme Freud, du matériel signifiant que l'on a sous la main : le délire. Vous avez en effet devant vous un sujet qui parle, par exemple de ses hallucinations, qui vous explique ce qui lui arrive, ce qu'on lui fait subir, ce qu'on lui fait faire, comme si le délire avait pour le coup la même structure causale que l'inconscient qui, comme chacun sait, vous fait faire des choses malgré vous... Par exemple, Schreber nous apporte sur un plateau son fantasme central lorsqu'il explique sa pulsion homosexuelle par le fantasme : *Ah ! qu'il serait bon d'être une femme soumise à l'accouplement*. Chez un névrosé, la mise au jour du fantasme peut prendre des années...

Dès le début de son séminaire en fait, on le voit dans le *Séminaire I*, Lacan veut s'attaquer à la psychose ; il nous dit déjà beaucoup de choses à propos du cas de Robert et Rosine Lefort : « Cet enfant ne vit que le réel. Si le mot hallucination signifie quelque chose c'est ce sentiment de réalité. Il y a dans l'hallucination quelque chose que le patient assume véritablement comme réel ¹⁶. » Mais Schreber a sa préférence... Dans le *Séminaire II*, on trouve deux notes – « un fou est justement celui qui adhère à cet imaginaire purement et simplement ¹⁷ » et « prendre l'imaginaire pour du réel est ce qui caractérise la paranoïa ¹⁸ » – qui montrent que Lacan a déjà une idée des effets dans l'imaginaire du retour du réel. Mais, au-delà, le psychotique nous dit quelque chose : « Il vous parle de quelque chose qui lui a parlé », dit Lacan dès le début du *Séminaire III*.

Le système délirant même, nous dit Lacan dans le *Séminaire III*, donne des éléments de sa propre compréhension. Schreber utilise le signifiant, matériau du langage, pour arriver comme tout le monde à une signification qui renvoie à une autre signification. Chez le névrosé, les signifiants ne sont jamais totalement isolés, un

16. J. Lacan, *Le séminaire, Livre I, Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 120.

17. J. Lacan, *Le séminaire, Livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 284.

18. *Ibid.*, p. 315.

signifiant représentant le sujet pour un autre signifiant. Chez le psychotique, ce n'est pas le cas, ce qui explique une particularité : le néologisme, un signifiant inventé ou non dont la signification apparaît comme détachée du contexte, pouvant renvoyer même à plusieurs signifiés ; c'est pour Lacan « la signification, comme telle, irréductible, ineffable ». D'où le questionnement de Lacan *via* Schreber : qu'est-ce que la parole ? C'est qu'au-delà du message la parole peut avoir plusieurs fonctions : la parole fondatrice (« tu es ma femme » fondant le « je suis ton homme ») et la fonction de feinte, de tromperie dans la parole menteuse. Lacan y voit en outre chez le psychotique une dimension de témoignage, lorsque le sujet vous parle de lui. C'est cette dimension de témoignage qui peut permettre au psychotique de surmonter sa jalousie, sa persécution, pour vous parler malgré tout et rendre compte de son expérience, au besoin devant une salle entière comme lors d'une présentation de malade. Il y a quelque chose qui lui parle, qui parle en lui, qui a pris forme de parole, et il va vous en parler...

Lacan, psychiatre, est depuis le début avec le psychotique à la recherche de quelque chose qui, au-delà des phénomènes, et de la parole menteuse, ne tromperait pas le praticien dans son diagnostic. Du coup, il se trouve faire cause commune avec Schreber, lui aussi à la recherche de ce qui ne trompe pas dans sa quête de la vérité jusque dans sa rencontre avec Dieu. Mais, en même temps que Schreber nous explique sa relation avec Dieu, vécue de manière passive et pleine de confiance, il exprime la tromperie dont il est victime : Dieu a voulu faire de lui un déchet, une charogne. Mais Schreber se rétablit toujours alors du côté de la certitude que ce qu'il ressent, vit, voit, entend le concerne. Il a la certitude que tout cela le concerne, ce qui est un autre symptôme pathognomonique de la psychose pour Lacan.

Mais cela ne lui suffit pas. À l'instar de Freud, *quid* du mécanisme de la psychose, de ce fameux refoulement propre à la psychose ? C'est là que Lacan lit le texte freudien avec particulièrement d'acuité : à côté du refoulement classique qui intervient au lieu de sacrifier quelque chose d'impossible et qui n'empêche pas la chaîne de courir par le biais des symptômes névrotiques et d'observer donc le retour du refoulé, il y a ce fameux rejet plus radical que la *Verdrängung* : la *Verwerfung*, qu'il ne nomme pas encore foreclosure, et qu'il repère cliniquement chez Schreber, après avoir lu le commentaire de Freud. « Le refoulé, si nous savons lire Freud, réparaît dans un autre lieu, *in altero*, dans l'imaginaire, et là en effet sans masque ¹⁹. » Chez Schreber, quelque chose est rejeté qui concerne le sujet, mais cela fait retour, cela resurgit : dans l'hallucination ? dans l'invasion psychotique ? Lacan très freudien souligne que le délire commence « à partir du moment où l'initiative vient d'un Autre,

19. J. Lacan, *Le séminaire, Livre III, Les psychoses, op. cit.*, p. 120.

que l'Autre veut cela ²⁰ ». En tout cas, se manifeste dans le réel quelque chose qu'il n'a jamais connu, d'une étrangeté radicale, le forçant à un remaniement de son monde, donc de sa réalité (ce qui est légèrement différent de la notion de perte de réalité !). Lacan nous dit que, dans la psychose, l'émergence dans la réalité d'une signification énorme, et qui en même temps n'a l'air de rien, de rien puisqu'elle n'est pas entrée dans le système de la symbolisation, peut bouleverser tout l'édifice. Une prolifération imaginaire va dès lors se substituer à la médiation symbolique altérée. C'est le passage dans l'imaginaire, dans une économie du coup essentiellement narcissique, auto-centrée, qui amènera Freud à sa théorisation du narcissisme.

Autre apport de Lacan directement issu du texte freudien : c'est dans la psychose que se révèle le mieux le discours intérieur, ces fameuses indications de son inconscient, qui, chez le névrosé, par définition restent à l'intérieur, et non pas à ciel ouvert... Ce discours de l'Autre que nous refoulons est parlé par le psychotique, dans le réel. L'aliéné prend au sérieux son discours intérieur. Mais le discours intérieur est total, son délire est sans vide, sans discontinuité, sans silence, le silence ayant presque même une dimension allusive (allusion que Freud décrit remarquablement dans son cas de 1896). Le dialogue n'en est pas un puisqu'il fait les questions et les réponses, et l'interlocuteur, s'il y en a un, parmi tous les autres n'est à la fin autre que Dieu, seul Autre possible. Seule possibilité qui irait au-delà de Dieu : le langage pris dans sa totalité, le seul Autre avec un A ; comme système totalitaire, sans distinction entre les plus et les moins, entre ses éléments devenus au sens mathématique non discrets (non séparés). Les signifiants sont indiscrets... chez le psychotique. Cela justifie chez Lacan l'idée qu'il n'y a pas chez le psychotique de partie saine, ce qui est d'ailleurs la traduction générale du fait qu'il n'y a pas de métalangage.

Le psychanalyste ne peut donc en définitive qu'entériner ce discours du psychotique, et le prendre comme une tentative de guérison, comme une conséquence de la *Verwerfung*, qui est non pas un phénomène clinique mais une hypothèse causale (là aussi Lacan a lu le Freud de 1896). Mais, si la *Verwerfung* est un défaut, quel est-il ? En quoi consiste-t-il ? Dans le chapitre XI du *Séminaire III*, Lacan définit la *Verwerfung* comme une nécessité logique, structurale, qui suppose un autre mécanisme que le refoulement mais qu'on ne pourra pas objectiver comme lui puisqu'il s'agit d'un rejet « dans des ténèbres extérieures » d'un signifiant qui manquera dès lors à ce niveau, « processus d'exclusion d'un dedans primitif qui n'est pas le dedans du corps, mais celui d'un premier corps de signifiant ²¹ ». Il s'agit bien d'un signifiant primordial mais que Lacan dit rester mythique, de l'ordre de la reconstruction présignifiante (d'où le recours à l'Œdipe comme mythe, et au père de la loi comme père de l'ordre

20. *Ibid.*, p. 171.

21. *Ibid.*

de la parole tel que Lacan en parle au chapitre VI). Pour éclairer la chose, Lacan se servira plusieurs fois de la lettre 52 de Freud à Fliess pour marquer la frontière entre le refoulé retrouvable, remémorable si l'on veut, et l'en-deçà du refoulé, définitivement perdu, quelque chose de non inscrit. Dans ce champ primordial antérieur au langage se manifesterait un trou du symbolique et c'est dans cette déficience, cette déhiscence, que s'aliènerait le sujet psychotique, du côté symbolique (n'oublions pas le versant imaginaire) appelé à devenir ce quelque chose qui fait appel à tout le reste « du champ où rien ne peut se dire au champ où tout peut se dire ²² ».

Que manque-t-il dans la psychose qui expliquerait que la réponse précède la question ? C'est cela que Lacan cherche dans le symbolique, qui laisserait cours au foisonnement imaginaire et à la jouissance réelle du corps, qui a à voir à chaque fois avec les dimensions de la procréation et de la mort, ces deux butées de la vie qui ramènent au complexe d'Œdipe comme fondement de la sexualité, sans lequel nous risquons de nous perdre dans notre labyrinthe relationnel donc symbolique... Si Lacan repasse par l'hystérique et sa question aux chapitres XII et XIII, c'est pour chercher ce manque du côté de la fonction du père mais aussi du côté de l'incapacité du signifiant à donner une réponse à l'existence du sujet, pour la bonne raison qu'il le considère déjà comme mort, qu'il l'immortalise par essence ²³.

Qu'en est-il chez le psychotique et spécialement chez Schreber où se dessine aussi la question de la procréation féminine ? Et du coup, où en sommes-nous à mi-chemin du séminaire ?

Lacan n'a pas encore parlé formellement de la forclusion du Nom-du-Père pour théoriser ce manque ! Mais la réponse est dans le symbolique où le manque d'un signifiant est en cause : « Voilà la clé fondamentale du problème de l'entrée dans la psychose ²⁴. » Nous en sommes là : le psychanalyste se doit d'aller encore plus loin avec le psychotique, des significations au signifiant, l'accompagnant sur ce chemin. Cela implique le passage par l'Œdipe, qui structure le monde du signifiant, complexe auquel le psychotique n'échappe pas non plus puisqu'il a à faire avec ses significations, mais que, contrairement au névrosé, il a un rapport direct au signifiant donc à son essence même et, partant, à la structuration œdipienne enfant-père-mère mais aussi à la mort et à la procréation. Il manque dans cette triangulation quelque chose au psychotique, de l'ordre d'un trou dans le corps du signifiant. Que se passe-t-il quand la vérité de la chose manque, quand il n'y a plus rien pour la représenter, quand le registre du père est en défaut ? Que se passe-t-il si un certain manque s'est produit dans ce que Lacan nomme ici la fonction formatrice du père ? Il existe une

22. *Ibid.*, p. 178.

23. *Ibid.*, p. 202.

24. *Ibid.*, p. 229.

impossibilité pour le sujet d'assumer la réalisation du signifiant père au niveau symbolique. Il lui reste donc l'imaginaire de la relation duelle comme béquille. Mais en tout état de cause la menace est là, au niveau du discours « qui menace alors tout entier de lui manquer ²⁵ ».

Un extrait d'une séance récente avec un patient éclairera cette conclusion provisoire : « Je ne suis pas sûr d'avoir un corps, j'ai du mal à attraper les choses, si je n'ai pas de prise sur les choses, comment je peux exister moi-même ? Quand il a fallu que j'écrive, j'avais l'impression que quelqu'un d'autre avait vécu ma vie à ma place. J'écrivais des conneries mais j'avais rien à dire, les choses autour de moi n'avaient pas de fondement donc pas de réalité propre. Il y avait des paysages et des sensations mais pas de vécu. J'avais envie de faire partie des choses qui m'entouraient. Le corps ne signifie rien, comme la mort. Les mots que j'écrivais renvoyaient à quelque chose d'autre, à un concept flou, il y avait un au-delà d'ici. J'ai pensé à Dieu bien sûr, que sa parole était la seule digne d'intérêt, que je devais la proférer, mais Dieu n'existe pas pour moi, et comme le monde m'échappait, je voulais me substituer aux éléments, faire un avec les choses, tentative vouée à l'échec... »

N'est-ce pas là le crépuscule de la réalité dont parle Lacan le 18 avril 1956 ? Commençons en tout cas, recommande-t-il dans cette deuxième moitié du *Séminaire III*, à nous faire les secrétaires de l'aliéné pour avoir une chance de découvrir ce qu'il en est de ce signifiant primordial qui manque au psychotique, « de cet Autre masqué se révélant tout à coup éclairé et se révélant dans sa fonction propre », à savoir « celle de retenir le sujet au niveau du discours ²⁶ ». Il semble bien qu'il n'y ait dès lors pas de mi-chemin à cet effet pour le psychotique...

25. *Ibid.*, p. 230.

26. *Ibid.*, p. 231.